

Margaret Atwood
La science des mots

Marie Labrecque

Volume 3, numéro 4, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10659ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (imprimé)
1923-211X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Labrecque, M. (2007). Margaret Atwood : la science des mots. *Entre les lignes*, 3(4), 36–38.

Margaret Atwood

La science des mots

Nous avons rencontré **Margaret Atwood** en avril dernier alors qu'elle faisait un saut à Montréal pour recevoir le Grand Prix littéraire international du Festival Metropolis bleu. Un hommage récompensant une œuvre imposante, reconnue internationalement, traduite en une cinquantaine de langues, et qui a valu à cette auteure de Toronto le très prestigieux Booker Prize en 2000, pour son roman *Le Tueur aveugle*.

MARIE LABRECQUE



LE DERNIER
HOMME
Robert Laffont,
2005

On pourrait dire que **Margaret Atwood** écrit depuis toujours. En décembre dernier, en fouillant dans les affaires de sa mère décédée, la grande auteure canadienne a retrouvé son tout premier roman, conçu à l'âge précoce de sept ans. Un véritable petit livre avec couverture, illustrations et division en chapitres, racontant les trois étapes de la vie d'une fourmi...

Un choix de sujet guère surprenant pour celle qui a grandi en partie dans les bois, au nord-est du Témiscamingue, aux côtés d'un père entomologiste. C'est probablement à cette enfance solitaire en territoire isolé qu'Atwood doit sa vocation : « On n'avait pas de cinéma, pas de théâtre, on ne pouvait même pas entendre la radio très bien. Il n'y avait rien à faire, à part la lecture, et bien sûr l'écriture. Lire, écrire, dessiner : j'ai appris à faire tout ça très tôt. » La jeune fille a donc dévoré les

ciers très noirs (l'écrivaine me dessine le logo de la collection : un œil observant à travers un trou de serrure...), Simenon, des romans tels *Moby Dick* – « je n'y ai pas compris grand-chose, mais ça m'a marquée » –, des œuvres scientifiques.

L'amatrice de fourmis n'a d'ailleurs jamais cessé de lire des ouvrages scientifiques. Elle absorbe beaucoup de ce qu'elle nomme « *pop science* », ces bouquins où sont exposées les nouvelles découvertes et théories scientifiques. Son frère aîné est devenu biologiste. « Il était un meilleur écrivain que moi quand nous étions enfants », assure-t-elle en traçant un parallèle entre leurs deux domaines. « La biologie et l'écriture romanesque sont des arts narratifs. Comme la médecine. Les docteurs veulent connaître l'histoire de votre maladie, qui est aussi votre propre histoire. Même la physique implique de

« On est à ce moment de l'Histoire où l'on est en train de détruire la planète, et en même temps, on a l'habileté de créer de nouvelles formes de vie. »

nombreux bouquins disponibles, « qui n'étaient pas des livres pour enfants ». Elle lisait tout ce qui lui tombait sous la main, quitte à ne pas tout saisir : romans poli-

raconter une histoire, les physiciens travaillent sur une intrigue : le big-bang (rire). Je pense que les êtres humains sont obsédés par les récits. »

Cet intérêt pour la chose scientifique a facilité la rédaction de son plus récent roman publié en français, *Le Dernier Homme*. Vingt ans après son premier roman

PHOTO : ELIANE BRODEUR

d'anticipation, le classique *La Servante écarlate*, cette peinture d'un monde post-apocalyptique sert un avertissement contre les dérives scientifiques et so-

sons-nous d'eux et recommençons à zéro. On pourrait faire ça. J'ai fait ma recherche scientifique. On peut déjà créer des virus à partir de rien. C'est

NAÏTRE FEMME ET CANADIENNE

La réussite et la reconnaissance dont Margaret Atwood fait aujourd'hui l'objet étaient inimaginables à l'époque où

elle a commencé à écrire, alors que la littérature – et la culture – canadienne n'avait pas vraiment d'existence... « À la fin des années 50 et au début de la décennie suivante, si vous vouliez être un artiste (au Canada anglais), vous partiez en Angleterre ou aux États-Unis. C'était plus facile. Au Canada, il était impensable de pouvoir gagner sa vie en écrivant, et plus facile à croire que l'on aurait toujours besoin d'un emploi pour soutenir nos activités artistiques. J'ai commencé à écrire parce que je trouvais que c'était la chose la plus intéressante à faire. »

Outre sa nationalité, Atwood avait un deuxième obstacle à surmonter comme écrivain : être femme durant une décennie qu'elle qualifie de « très mâle ». « Mais ça ne m'a jamais dérangée. Je n'y pensais pas beaucoup. Probablement parce que je n'ai pas grandi dans une communauté fixe, qui imposait un seul système de valeurs. Et ma mère était une personne des années 20, l'époque de la nouvelle femme, genre Coco Chanel, qui

portait des pantalons, qui était censée être active. Elle n'était pas du tout issue des années 50. On ne s'attendait donc pas à ce que je fasse la cuisine et tout ça... Je l'ai fait quand même, pour me rebeller ! » rigole-t-elle.

L'auteure de *La Vie avant l'homme* a amorcé sa carrière en publiant d'abord de la poésie – « parce que c'était court, qu'on pouvait la publier soi-même, »



ciales. Comme toute dystopie (le contraire d'utopie), celle-ci est née d'une inquiétude.

« On est à ce moment de l'Histoire où l'on est en train de détruire la planète, et en même temps, on a l'habileté de créer de nouvelles formes de vie. Il suffirait d'un individu comme mon personnage Crake pour se dire : les humains vont ruiner la planète, alors débarras-

épeurant. Donc, nous sommes à une place très dangereuse de l'Histoire, mais aussi prometteuse. Les Chinois disent que le mot qui désigne une "crise" est le même que celui qui décrit une "opportunité". Si nous faisons les mauvais choix aujourd'hui, on est tous cuits. Mais nous avons la capacité de faire les bons. »

c'était plus facile » –, mais elle écrivait déjà de la prose. Son œuvre a conservé cette grande diversité : poèmes, romans, recueils de nouvelles, livres pour enfants, essais. Un genre que Margaret Atwood assimile à un devoir de citoyen. « Quand vous écrivez un essai, vous sentez que vous exprimez des choses sur la société que d'autres personnes pourraient exprimer si elles en avaient la chance ou si elles n'avaient pas peur de perdre leur emploi. Contrairement à plusieurs citoyens, les artistes ont l'occasion de le faire. » Elle a ainsi beaucoup écrit sur la condition de la femme, à une certaine époque. « J'ai commencé avant que le mouvement féministe ne soit lancé, mais j'étais contente de voir d'autres personnes prendre la relève. Habituellement, j'écris sur des choses dont personne ne s'occupe, et quand d'autres commencent à le faire, je sens que je n'ai plus besoin de m'en charger... »

JEU DE CONSTRUCTION

Margaret Atwood compare l'écriture à « une sorte de vestige infantile : on joue avec des blocs. C'est bien entendu impossible, mais on cherche à construire une structure parfaite, où tout est bien imbriqué. » D'une construction complexe et d'une intelligence aiguisée, ses romans (je pense au *Tueur aveugle* et à *Captive*) mettent souvent en lumière le jeu des perceptions, variant les points de vue sur les mêmes événements. Il ne faut toutefois pas compter sur l'écrivaine pour tomber dans l'analyse de sa propre œuvre. « Je pense que ce genre de questions

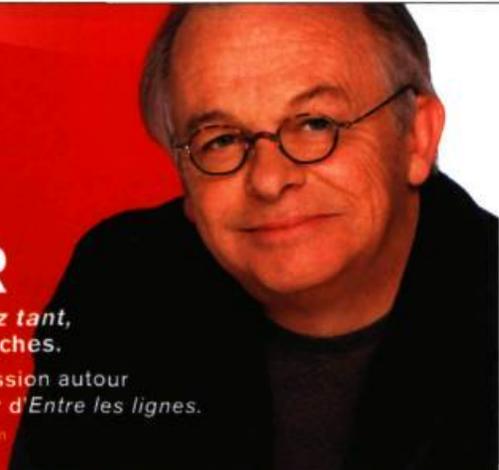
est destiné aux gens qui écrivent des thèses. Et je détesterais empiéter sur leur travail. Si je commençais à dire quels sont mes thèmes majeurs et ce genre de choses, ça produirait une interférence entre l'œuvre et les lecteurs. Je n'aime pas ça : laissons-les faire leur propre expérience. »

Sa dernière publication en anglais, le beau *Moral Disorder* (McClelland & Stewart), sera accessible au lectorat francophone en 2008, chez Robert Laffont. Avec ses onze nouvelles reliées entre elles, ce recueil dessine le portrait intimiste d'une femme qui traverse le temps, de l'enfance jusqu'à la vieillesse de ses parents. On peut reconnaître certains éléments autobiographiques chez cette protagoniste qui a grandi en forêt et vécu sur une ferme. « Mais on ne devrait pas s'imaginer que c'est ma vie. Le personnage n'est évidemment pas moi. » Il suffit pourtant d'une remarque sur la naïveté de son héroïne pour faire émerger chez Margaret Atwood l'ironie, l'autodérision qui affleurent dans *Moral Disorder*. « Pourquoi serait-ce différent de moi ? se récrie l'auteure. La plupart des choses que je fais, je les fais par ignorance et stupidité. Si j'en avais su davantage sur combien c'était dur d'être écrivain au Canada dans les années 50 et 60, je ne l'aurais pas fait. Je me serais dit : c'est trop dur. »

Avec humour, elle attribue donc sa carrière « entièrement à un certain manque d'expérience du monde ». « Mais bien sûr, je ne regrette rien », ajoute-t-elle dans la langue d'Édith Piaf. Nous non plus, madame Atwood. »

PRINCIPALES ŒUVRES

- CIBLES MOUVANTES
Essais 1971-2004,
Boréal, 2006
- LE DERNIER HOMME
Robert Laffont, 2005
- LE TUEUR AVEUGLE
Robert Laffont, 2002
- LE CERCLE VICIEUX
Éditions du Noroît,
1999 (poésie)
- CAPTIVE
Robert Laffont,
1998
- DEUX SOLLICITUDES :
entretiens avec Victor-
Lévy Beaulieu
Éditions Trois-Pistoles,
1996
- MORT EN LISIÈRE
Robert Laffont,
1996 (nouvelles)
- LA VOLEUSE D'HOMMES
Robert Laffont, 1994
- ŒIL-DE-CHAT
Robert Laffont,
1990
- LA SERVANTE ÉCARLATE
Robert Laffont,
1987
- LA VIE AVANT L'HOMME
Robert Laffont,
1981



**RAYMOND
CLOUTIER**
14 H Vous m'en lirez tant,
tous les dimanches.
Le 17 juin, discussion autour
du grand dossier d'*Entre les lignes*.
Realisation: Claude Godin



RADIO
PREMIÈRE CHAÎNE

www.radio-canada.ca/radio